

de moi que vous devez chercher le bonheur.

— Mais pourquoi donc, mon Dieu, pourquoi? s'écria le pauvre amoureux en se tordant les mains.

— Parce que le destin ne le veut pas! fit solennellement la jeune fille.

Le malheureux pencha son front sur ses genoux, pendant que celle qu'il avait nommé Mary ajoutait sur un ton plus enjoué:

— Voyons, voyons, mon ami, chassez de votre cerveau ces vilains papillons noirs; souriez-moi, dites-moi des vers, de jolis vers... Allons, plus de tristesse, ou je vous gronde!... Tiens, écoutez! en voici un beaucoup plus sévère que moi... Vous avez entendu?

— Qui? Cet oiseau?

Oui; n'a-t-il pas dit: *Whip poor Will*? C'est un avertissement. Vous vous appelez Guillaume, en anglais William, en américain Will. N'est-ce pas cela? fit la jeune fille en feignant une gaieté qu'elle n'avait pas dans le cœur.

Et, pour achever de détourner le cours de la conversation, miss Mary Fairfield se mit à faire une petite dissertation ornithologique à Guillaume Des Isles, qui l'écoutait plutôt en buvant le son de la voix qu'en prêtant attention au sens des paroles.

— C'est peut-être la première fois que vous entendez cet oiseau, dit-elle. C'est une espèce d'engoulement particulier à l'Amérique. Il est assez rare dans cette partie du pays; mais chez nous, en Virginie, il pullule à cette saison. Son nom lui vient des trois notes aiguës qu'il lance ainsi dans les nuits calmes, et auxquelles les imaginations populaires ont adapté les trois monosyllabes *Whip poor Will*, qu'il articule assez distinctement, du reste, comme vous avez pu le remarquer.

A cet instant, les trois notes mélancoliques se firent entendre de nouveau sous la feuillée sombre:

--- *Whip poor Will!*

Un sourire amer passa sur les lèvres du jeune homme.

— Le pauvre oiseau ne sait pas très bien l'anglais, dit-il. Il commet

une faute de prononciation dont vous m'avez corrigé vous-même. Ce n'est pas *Whip poor Will* qu'il veut dire, c'est *Weep, poor Will!*

— *Poor Will!* soupira Mary comme un écho, en passant doucement sa main sur la joue de son ami.

Celui-ci saisit la petite main dans les siennes, et la couvrit de baisers fous pendant que deux grosses larmes où tremblait toute son âme coulaient silencieusement de ses yeux, et que l'oiseau des tropiques, sous son abri de feuillage, jetait à la lune ses trois notes mystérieuses:

--- *Weep, poor Will!*

Pleure, pauvre Guillaume!



Guillaume Des Isles était né à Montréal, d'une ancienne famille française. Il avait fait de brillantes études, et venait d'obtenir son diplôme de médecin, lorsque sa mère mourut. Il en fut inconsolable. Pour surcroît, son père, jeune encore, se maria au bout d'un an, ce qui acheva de briser les liens qui retenaient le fils à la famille et au foyer.

Quelque temps après, le cœur déchiré par un de ces amours néfastes qui empoisonnent quelquefois toute une vie, le jeune médecin allait se laisser aller au découragement et se renfrogner pour toujours dans le morne accablement de ses illusions détruites, lorsque se déclara la guerre dite de Sécession — guerre longue et meurtrière qui changea bientôt les Etats-Unis en un vaste camp où venaient s'enrôler par milliers les désœuvrés ou les désenchantés de toutes les parties du monde.

La cause du Nord, où l'on combattait pour l'abolition de l'esclavage, avait les sympathies de tous les amis du progrès et de la civilisation. Guillaume des Isles dit adieu à son pays, traversa la frontière, et, laissant derrière lui, enveloppés dans le même suaire, tous ses rêves d'avenir et ses espoirs de jeunesse, alla prendre du service dans l'armée du général Banks, sans autre ambition que celle de donner sa vie, inutile désormais, au bénéfice d'un principe sacré.

Ses connaissances chirurgicales le favorisèrent, et il venait d'atteindre le grade de chirurgien-major, lorsque la prise de Richmond mit fin à la terrible guerre civile, qui avait lavé dans le sang la tache honteuse que la plus vaillante des démocraties modernes avait hérité de l'antique barbarie.

Le major Des Isles, devenu tout à fait américain, s'était alors dirigé vers Chicago, la ville de progrès par excellence, et y avait ouvert une étude de médecin, pour recommencer une vie nouvelle.

Le temps avait fait son œuvre: les chagrins du pauvre garçon s'étaient apaisés; mais la gaieté n'était pas revenue. Il ne regrettait plus la femme sans cœur qui l'avait trahi, mais — c'est à ce prix que s'achète l'expérience — l'orage semblait avoir flétri pour toujours la fleur de ses croyances naïves. Il n'avait pas encore trente ans, et se croyait incapable de jamais aimer.

Un de ses camarades de régiment, jeune officier riche et distingué, habitait Chicago avec sa famille, qui tenait le haut du pavé dans l'un des quartiers les plus *select*. Des Isles n'aimait guère le monde, mais il n'avait pu refuser l'invitation d'entrer en relation sociale avec les parents de son ami. Il rencontra chez eux, un cercle d'élite, où, beau cavalier, de port et de manières aristocratiques, parlant un anglais très pur, quoique avec un léger accent étranger — ce qui ajoutait, disait-on, une grâce de plus à son langage — il devint bientôt un favori.

On le savait instruit, de bonne maison, de mœurs irréprochables; on savait qu'il avait glorieusement fait son devoir de soldat pour une cause qui n'était pas la sienne; il n'en fallait pas plus pour créer un vif intérêt autour de sa personne, et cela le réconciliait petit à petit avec le monde, en lui ouvrant le cœur à des impressions nouvelles.

Un soir, une jeune fille d'une rare beauté, à qui il venait d'être présenté, lui adressa la parole:

— Vous êtes français, docteur?

— Oui, mademoiselle.